

TRUCS - RECETTES ET

par HARRY BERNARD, de la

Quand nous entrons en forêt, que craignons-nous le plus? Les loups et les ours, les mouches noires, la foudre? Que mangeons-nous en cours de route et quelles provisions apportons-nous? Comment dormir dans une tente, avec un minimum de confort? Y souffrons-nous du froid, de chaleur excessive? Si la pluie nous immobilise pour un jour ou deux, qu'imaginons-nous pour tuer le temps? Si nous brisons un aviron ou un manche de hache, qu'arrive-t-il? Des outils apportés, lequel paraît indispensable, ou le plus utile? Si l'un de nous tombait malade, se fracturait un bras ou une jambe dans un accident, comment lui venir en aide de façon efficace?

Ces questions, et d'autres, nous assaillent à chaque départ et à chaque retour d'un voyage. D'année en année, des amis s'étonnent que nous revenions vivants d'aventures qui leur paraissent risquées à l'extrême. Ils n'arrivent pas à comprendre que l'on puisse, du jour au lendemain, abandonner l'existence des villes, en mener une presque primitive, s'en accommoder pendant des semaines. Passe pour des hommes aguerris ou endurcis, des ouvriers du bois ou des Indiens, des arpenteurs ou des ingénieurs forestiers, mais comment se débrouillent des citadins en rupture de bureaux, perdus en face de la nature, transplantés dans un monde si différent du leur?

Au vrai, on exagère et grossit les difficultés rencontrées ou à prévoir. Disons aussi que les citadins concernés ne sont pas aussi novices qu'on le croit dans l'art de se mesurer avec la nature, même rébarbative ou peu hospitalière. Nous partons toujours à trois, ce qui constitue à nos yeux l'équipe parfaite. Des trois, chacun possède quelque expérience qui profite aux autres, et dont la somme représente l'actif du groupe. En forêt plus qu'ailleurs, on se rend vite compte qu'il y a plus dans deux têtes que dans une, à plus forte raison dans trois.

Le problème par excellence est celui du bagage, auquel s'ajoute le canot, et chaque demi-livre compte. Parce qu'il faut porter à dos d'hommes, entre lacs et rivières, et pour éviter les rapides, les chutes, les criques plus ou moins à sec, les passes boueuses et les marécages, d'autres accidents de terrain non prévus. On n'emporte pas quinze onces de thé, quand dix suffisent. Nous nous passons de sucre, ou le remplaçons par de la "saccharine", qui pèse beaucoup moins. Nous avons des sacs de couchage en plume et duvet, moins lourds, moins encombrants que des couvertures. Quand, pour une absence d'une quinzaine, nous réduisons le poids total du bagage à moins de trois cents livres, nous nous réjouissons. Dans les sentiers, un homme se charge du canot, auquel il attache les avirons et les cannes à pêche, et les autres prennent soin du reste. Portant au collier, de la tête et du cou, autant que des épaules, un individu valide assume sans trop d'effort un havresac de soixante-quinze à cent livres.

Les premiers jours sont les plus pénibles, faute d'entraînement. Au bout de trois ou quatre, chacun se félicite d'une endurance retrouvée. Les muscles des bras se durcissent, les omoplates deviennent moins sensibles, les jambes tiennent mieux au sol, qui n'a rien d'un trottoir de béton. Pagayer à longueur de journée est peut-être plus dur que porter, bien qu'il n'y paraisse pas d'abord. Mais tenir l'aviron, le plonger et le replonger à la même distance du corps, d'un mouvement égal, rythmique et monotone, à raison de 27 ou 28 coups à la minute, se transforme en supplice après un quart d'heure.

Il semble, à chaque nouvelle plongée, qu'on tire à soi le poids d'un seau d'eau, ou le lac en entier. Or, un seau



d'eau pèse une trentaine de livres, contenant et contenu. Il faut, chaque été, se remettre à l'apprentissage de la palette. Dès que les choses semblent se tasser pour le mieux, une lancinante douleur saisit au cou, qui tient de la crampe et du torticolis. Elle gagne les clavicules, le dos, les épaules, qu'on dirait en voie de se disloquer, puis les biceps amollis par une année de travail plus ou moins sédentaire. A la longue, le jeu des épaules paraît se huiler, se lubrifier, un peu comme les pistons d'un moteur, et le mouvement avant-arrière devient machinal, comme inconscient, cessant d'arracher le cœur de sa cage. Malheur à qui abandonne trop tôt la partie, dépose l'aviron pour souffler, respirer, s'étirer les bras! Cinq minutes de repos et c'est à recommencer. Le plus sage est d'endurer et de tenir le coup, de mater son mal en l'oubliant. Vient le moment où il n'existe plus.

Le partage des tâches s'opère au départ, selon les goûts et les dispositions, le physique et l'âge. Une routine s'établit, dont on ne sort plus. L'un accepte les fonctions d'homme de canot, l'autre de cuisinier, cependant que le troisième s'occupe de la tente et des campements. Personne ne refuse jamais le coup de

main qu'exigent ça et là les circonstances. Sur l'eau, le galérien de la pince avant peut être l'un ou l'autre du trio, mais l'homme de l'arrière ne cède sa place que pour de graves raisons. C'est lui le responsable de la manœuvre, parfois même de la vie de ses compagnons, et par conséquent le plus expérimenté, le plus habile, donc le plus apte à les conduire à bon port.

Sur terre, le pilote se charge lui-même de son embarcation, qui lui meurtrit les épaules. Il porte peut-être moins lourd que les autres, encore que notre canot d'aluminium pèse ses soixante-douze livres, mais il se doit livrer à un jeu incessant d'équilibre, non sans tenir l'esquif assez haut pour y voir clair devant lui. Il s'en va comme une tortue sous sa carapace, avec cette différence que la sienne le précède et le suit, sur seize pieds de longueur, qu'il en est comme le pivot central, qu'elle n'est point partie de sa personne, que le moindre faux pas peut l'en séparer en vitesse. Prendre sacs et paquetons est jeu d'enfant, par rapport à l'effort qu'il fournit. Il va sans dire que l'expérience compte beaucoup dans la qualité de cet effort. Il y a une manière de trimballer le canot, comme il en est une pour porter au collier, de la tête autant que des reins, et se donner l'illusion d'un fardeau allégé de moitié.

Un canot rempli à capacité est moins dangereux qu'un autre, allégé ou presque. Parce qu'il s'enfonce dans l'eau et s'y assoie. Lourd de quelque sept cents livres, y compris trois hommes qui ne sont ni l'un ni l'autre de minces adolescents, le nôtre bronche peu, même par gros temps. Il tire de cinq à six pouces d'eau, profite de la pression de chaque côté, par en avant et par en arrière. Dès qu'on fend la vague en la prenant de front, se gardant de prêter flanc, il tient avec plus de solidité qu'une chaloupe à fond plat. Son avantage sur elle, c'est qu'il ne flotte pas. Je ne jurerais de rien, mais je reste avec l'impression que les multiples accidents déplorés chaque année, à travers le continent, s'expliquent par la maladresse des occupants, leur inexpérience, ou la légèreté d'embarcations dansant à la surface de l'eau, qui se maîtrisent mal quand le vent souffle avec quelque force.

J'ai dit maintes fois que nous utilisons de préférence un canot d'aluminium. Il n'est pas plus léger qu'un autre, mais il se maintient à son poids initial, parce qu'il n'absorbe ni eau ni sable, ne pourrit pas, n'exige d'autres soins qu'un lavage de temps en temps, et pas trop souvent. En mauvais terrain, il résiste mieux qu'une embarcation de toile ou d'écorce de bouleau. On le traîne sans ennui sur le galet, dans la boue, à travers les souches submergées et les racines griffues, par dessus les billots. Il est faux qu'il devienne brûlant sous les rayons du soleil. Il reste au contraire frais et froid, presque glacial, à cause des qualités conductrices de son métal, aussi longtemps qu'il ne quitte pas l'eau. Il ne

PROCEDES

Société Royale du Canada

vaut pas cher pour la chasse, parce qu'il luit de loin et sonne au contact d'un aviron, ce qui invite le gibier à fuir. Il n'offre pas d'inconvénient pour la pêche, les poissons s'abstenant de manières à cause de sa couleur ou de ses réverbérations. Du nôtre, nous taquinons avec succès la truite mouche-tée et la grise-tuladi, le doré, le brochet du nord. Au vif, au lancer, à la cuillère, au fond avec des vers. Dans un cas comme dans l'autre, réussite normale et plus qu'honnête.

Un jour, haut sur le Vermillon, nous apercevons dans le bois un canot d'écorce, retourné sur des roches, à deux pieds de terre. Des Indiens le laissèrent ainsi, à cause d'une large échancrure qu'ils n'eurent pas le temps et le goût de réparer. L'année d'après, il n'est plus là. Mais la question se pose: pourquoi le jucher en hauteur? A cause des ours maraudeurs. On ne laisse jamais un canot à plat sur le sol, renversé ou non, si l'on s'en éloigne pendant un certain temps. Parce qu'un ours le briserait, pour voir s'il ne recouvre pas quelque mangeaille. L'animal ne le poussera ni le retournera, mais il le réduira en pièces pour se rendre compte de ce qu'il cache, ce qui donne une idée de son aptitude à raisonner. Si l'on appuie l'esquif à des supports assez élevés, ou si l'on accroche l'une des pinces entre deux arbres, l'autre reposant à terre, maître Martin, même affamé, lui accordera à peine un regard.

Le long du chemin de portage conduisant au lac Sincennes, les gardiens du barrage Mondonac construisirent de fûts d'épinettes une sorte de plate-forme à claire-voie, haute de quatre ou cinq pieds, où ils abandonnent sans dessus dessous le canot qu'ils utilisent dans leur travail. Les ours n'y touchent pas. Derrière l'un de leurs camps, je remarquai un canot éventré qui pourrissait sous le soleil et la pluie.

—Qu'est-ce qui arriva?
—Les ours, mais avant nous autres. Un gardien de l'an passé, qu'était pas mal sans-dessin, à ce qu'il paraît, laissa son canot reviré dans l'herbe et les cochons d'ours ne l'ont pas manqué.

Quand nous nous installons pour la nuit, en bordure de la rivière ou d'un lac, nous tirons notre embarcation sur la grève et la renversons sur les sacs qui restent dehors. Elle les protège de la pluie possible et nous sommes sûrs qu'elle ne partira pas, emportée par le vent ou une crue subite des eaux, dont la raison peut se trouver à cinquante milles de distance. Comme, par exemple, l'ouverture d'une digue que nous ne connaissons pas. Si la perte d'une hache est dans le bois un malheur d'importance, celle d'un canot ne l'est pas moins.

Une fois partis, nous ne redoutons rien autant que la pluie. Elle paralyse. Les loups ne se montrent jamais, les ours fuient à notre approche, mais la pluie est une calamité. Sur l'eau comme sur terre, et davantage sur le plancher des vaches, ou des originaux. En canot, on finit par s'en accommoder, on se défend en s'enveloppant de crêpes



et de toiles, mais les mains nues qui tiennent les avirons bleuissent et gèlent comme en hiver, sous ses assauts répétés. Quand le thermomètre descend à trente-cinq ou quarante degrés, que l'eau qui tombe et le vent conjugués s'ajoutent au froid, à la grisaille de l'atmosphère, le voyage cesse d'en être un de plaisir. Paletter dans ces conditions, pendant une heure ou cinq, taxe au plus haut point les meilleures volontés.

En terrain ferme, c'est pire. Car les portages mal entretenus, les sentiers de bêtes où l'on s'engage, mouillent plus que la pluie du ciel. Il pousse de chaque côté, et en travers, des mauvaises herbes et des arbustes aussi hauts que nous, dont tige et chaque feuille ruissellent. Il faut foncer dans cette broussaille, se coller avec elle, pendant que les arbres au-dessus s'agitent pour nous arroser, que le pied enfonce dans une flaque, un trou de boue, un coussin de mousse visqueuse. Après quinze minutes, nous nous déclarons trempés jusqu'à la ceinture. Au bout d'une heure, de la cheville aux épaules. Marcher dans la feuille humide, de rosée ou de pluie, est une des expériences les plus désagréables en forêt. L'eau vous encercle et vous envahit, s'accroche aux vêtements, les pénètre, les appesantit, s'insinue de bas en haut, petit à petit, jusqu'au col de la chemise.

A moins d'y être forcés, nous nous abstenons de marcher pendant ou après la pluie. De même, le matin, avant que disparaisse le serein de la nuit précédente. Le plus sage est d'attendre qu'un soleil neuf essuie les feuillages. Une inaction qui suppose autant de prévision que d'heureux hasard.

Il faut aussi monter la tente avant que le paysage se noie. Sinon, impossible de localiser un coin de sable sec, couper les sapinages qui tiennent lieu de matelas, recueillir du bois pour le feu. Se tenter dans l'eau, comme on dit, n'offre qu'un minimum d'attraits. D'autant moins que, de façon générale, l'on n'a pas le temps de choisir un site de campement. Pour peu qu'il y ait pente, il faut creuser alentour des rigoles qui emporteront l'eau de la pluie, sans quoi elle vous suit jusque dans

vosre couche. Et creuser avec quoi? Des bâtons effilés, la tête de la hache. Cela réussit dans le sable, même durci, mais quelle entreprise à travers les roches et le gravier! Dès que l'averse menace, mieux vaut renoncer au voyage et s'installer au plus vite.

Il y a trois ou quatre ans, nous achevions d'attacher le sommet de la tente à la corde de soutien, tendue entre deux arbres, quand l'orage creva. L'un de nous, qui n'avait pas d'imperméable sous la main, se cacha entre les pans de toile flasques, tandis que les autres s'empresaient d'en recouvrir le quadrilatère à protéger. Après dix minutes, il n'y avait rien de sec dans le bois et le déluge allait durer la nuit entière. Il fallut coucher sur la dure plus que jamais, séparés du sol par la seule épaisseur d'une toile d'isolement. A dix milles à la ronde, on n'eût découvert un rameau convenable d'épinette, de cèdre ou de sapin. Le lendemain matin, les sacs où nous dormions se gonflaient d'eau. Dans notre précipitation, nous avions conclu que le terrain n'exigeait pas de rigoles de drainage. Or, il en exigeait. Nous perdîmes la moitié de la matinée à brûler du bois pour sécher le linge, les sacs, la tente. Rien n'est lourd comme des tissus mouillés, qui moisissent d'ailleurs on ne peut mieux, si l'on n'y prend garde.

Ce matin-là, le problème fut d'allumer le feu. Pas une branche ou une brindille inflammable. Il ne nous restait pas un morceau de papier, et telle chose qu'un lambeau d'écorce de bouleau, non imbibé d'eau, n'existait pas. Nous finissons par nous rabattre sur le mince carton de paquets de cigarettes, comme base première d'un brasier, et nous alimentons celui-ci de vieilles racines épluchées, ni plus ni moins, du taillant de la hache. Il traîne sur les grèves, un peu partout, des racines d'arbres qui prennent avec le temps une jolie couleur gris-argent, dures comme de l'acier, aussi sèches que des os abandonnés au soleil. Même une pluie de longue durée ne les pénètre point de part en part. En amincissant le tour d'une ligne ou deux, on obtient un combustible qui brûle à la perfection. C'est là un truc ancien, truc d'Indien, que l'on doit connaître.

Comme celui de cuire un poisson dans le sable, sans ustensiles. Rien n'est plus facile, ni plus expéditif. On creuse pour la bête une fosse de six ou huit pouces de profondeur, selon sa corpulence, puis on l'y dépose sur le ventre, sans la vider et sans en gratter les écailles, sans lui couper les nageoires. On recouvre de sable, puis l'on allume un feu par-dessus, que l'on active pendant une demi-heure. Une cuisson parfaite résulte de l'opération. En soulevant la peau calcinée, vous mettez à jour une chair blanche comme neige et de goût fade, à cause du manque d'assaisonnement. Sel et poivre s'imposent, si vous en avez. Mais que deviennent les viscères? Ils restent à leur place et ne causent aucun souci. Une membrane les enveloppe, qui ne bouge pas. La



la peau, qui se soulève peu à peu. Le reinquier sectionné derrière les ouïes, on tire de haut en bas vers la queue, séparant d'un geste le poisson de tête, peau et entrailles.

Je ne cesse de m'étonner du dédain avec lequel la plupart des gens appréhendent un achigan, un doré ou une forte truite de lac. Ils se plaignent de l'odeur, et de fouiller dans les ventres pour en extraire le contenu. Ils s'empoisonnent l'existence sans motifs. Je ne me souviens d'aucune manipulation visqueuse et nauséabonde, sinon en mon extrême jeunesse, avant mon apprentissage du bois.

Quand la taille d'un poisson le permet, on lève de chaque côté les filets, avec un couteau dont on tient la lame appuyée au reinquier. Glissé entre la chair et la peau, le couteau sépare l'une de l'autre en un clin d'œil, et il n'est pas besoin d'enlever les écailles. Vous tenez votre diner prêt à cuire, sans avoir touché la tête, les nageoires ou les intestins de la victime. Même en procédant selon la manière classique, nulle obligation d'éventrer. Le poisson écaillé, les nageoires disparues, on fend l'abdomen dans le sens de la longueur, on coupe la tête y compris la colonne vertébrale, puis l'on ramène la tête vers la queue, de haut en bas. Les organes viennent avec le reste, sans qu'on y touche.

Les poissons à chair ferme et à peau résistante, comme l'achigan et la perchaude, s'écorchent et se vident en une opération. Sur le sommet du dos, pratiquez une incision de chaque côté de la nageoire dorsale, de la tête à la queue. On arrache cette nageoire dorsale, éliminant ainsi le danger de s'y piquer, puis l'on glisse les doigts sous

la peau, qui se soulève peu à peu. Le reinquier sectionné derrière les ouïes, on tire de haut en bas vers la queue, séparant d'un geste le poisson de tête, peau et entrailles.

Comment construire son feu en plein air, pour que la brise ne l'emporte pas au large, si l'on campe près d'un lac, ni vers la forêt susceptible de flamber au contact d'une étincelle? D'abord, selon la direction du vent, l'abriter derrière un pan de rocher, une souche, un arbuste touffu. L'entourer ensuite de pierres, sur lesquelles on pose une plaque quelconque de métal, si l'on en possède une. Voilà un poêle élémentaire qui soutiendra chaudrons et autres vaisseaux. On utilise aussi à défaut de roches convenables, sur deux ou trois côtés du foyer, des billes vertes d'environ dix-huit pouces, sur cinq ou six de diamètre. Elles brûlent mal et gardent la flamme en place. On suspend les ustensiles au-dessus, au bout de bâtons plantés de biais, recourbés vers la chaleur.

En plein bois, où l'on choisit le terrain le plus rocheux ou le plus humide, on circonscrit aussi le foyer avec des pierres, pour empêcher le feu de s'échapper et de courir. S'il ne s'étend pas en largeur, il peut cependant fuir en profondeur, si le sol se compose de détritus végétaux, et rien n'est plus difficile alors que de le retenir. Le repas terminé et la vaisselle lavée, il importe d'arroser avec abondance. Non pas au seul endroit du feu, mais alentour, dans un rayon de plusieurs pieds. L'eau ne coûte pas cher et mieux vaut perdre quinze minutes que de risquer une conflagration doublée d'hécatombe. L'homme prudent attend avant de partir, mé-

me si son feu paraît noyé à fond, dans l'attente d'une mince fumée bleue qui pourrait se frayer passage à travers la tourbe. Si aucune menace ne se révèle, on plie bagage.

D'aucuns cuisinent au pied d'un arbre, en vertu de cette théorie qu'un tronc droit et haut active la tire et sert en quelque sorte de cheminée. Pratique à déconseiller, surtout dans un pays de confères. Le feu se communique vite à une écorce résineuse, et bientôt l'on ne sait si l'on pourra ou non le maîtriser.

Nous simplifions de façon pratique, depuis longtemps, le problème de la cuisson en forêt en emportant avec nous un grill léger, du type de celui d'une cuisinière électrique. Un forgeron l'a muni de pattes aux quatre coins, qui s'y accrochent en anneaux et se replient sur lui après usage. Effilées, pointues, ces pattes s'enfoncent dans le sol à la profondeur désirée, et nous disposons d'une surface d'environ quinze pouces sur vingt. Après utilisation, nous plongeons l'objet à l'eau, où il refroidit en quelques minutes. On l'introduit ensuite dans un sac, genre taie d'oreiller, pour qu'il ne noie pas de suite le bagage qui l'avaisine. Nous plaçons le grill au milieu d'un havresac, pour que le métal n'incommode pas le porteur, et chargeons de chaque côté.

Voilà quelques idées, trucs et recettes, qui peut-être rendront service. Il en est d'autres, aussi simples, à la portée du premier venu. Il suffit de savoir. On apprend par l'expérience, la sienne et celle d'autrui, mais il faut du temps. Par une sorte de fatalité la solution plus facile à un problème ne se présente d'habitude qu'en dernier lieu.

HARRY BERNARD.

Coutume des Fêtes

La coutume veut qu'à l'époque des Fêtes, nous échangeons des cadeaux! Evidemment, c'est une pratique qui a ses bons comme ses mauvais côtés! Les bons, c'est qu'il fait toujours plaisir de recevoir quelque chose, fut-ce un article aussi insignifiant qu'une cravate d'un goût douteux... Or, ce qui n'est pas aussi plaisant, c'est que, de notre côté, il faut faire des tours de maître pour équilibrer un budget lourdement grevé par le nombre des achats supplémentaires qu'exige la saison.

Nos lecteurs sont des chasseurs et des pêcheurs. Nous ne doutons pas que chacun d'entre eux désire un nouveau hors-bord muni de magnifiques caractéristiques dont fait preuve la nouvelle production des usines connues. D'autres, à la manière de la séduisante Erthea Kitt, sauraient se contenter d'un "petit yacht" à cabines et moteur diesel. Certains sont moins ambitieux: une magnifique canne à pêche doublée d'un splendide moulinet ferait leurs délices. Sûrement que tous nos lecteurs aimeraient recevoir ces articles-là... mais pourraient-ils les offrir, eux? Comme l'exprimait Hamlet: "C'est là la question!"

Toutefois, permettez-nous deux types de suggestions qui vous aideront grandement à aborder le problème des cadeaux à donner à vos amis aux Fêtes. Aux amateurs de pêche, vous ferez in-

ditablement plaisir en présentant une épuiette en aluminium, une série de mouches, des bobines de fil dont le prix cadrera sûrement dans le budget prévu. Croyez-le ou non, votre ami chasseur, lui, sera infiniment heureux de recevoir, à tout temps de l'année, une boîte de cartouches, une casquette, un nouvel étui pour sa carabine ou son fusil. Comme vous le constatez, vous avez beaucoup de choix parmi des articles dont le prix varie entre une couple de dollars et un peu plus. L'originalité d'un cadeau répondant si parfaitement au goût de la personne qui le reçoit vous vaudra des éloges.

Vous nous permettrez aussi une seconde suggestion qui rappellera votre pensée pendant douze mois: un abonnement à Chasse et Pêche pour vos confrères pêcheurs et chasseurs. Croyez-vous trouver un meilleur présent pour la modique somme de trois dollars par année? Vraiment, nous en doutons! Songez que pendant un an, la personne que vous aurez abonnée à cette revue recevra des articles traitant de son passe-temps favori dans un langage qu'elle comprendra et qui lui rappellera souvent quelques expériences dont elle aimera se souvenir!

C'est une magnifique occasion d'offrir quelque chose de vraiment original... quelque chose qui se renouvelle constamment... quelque chose qui demeure!

Aussi hâtez-vous afin que vos amis reçoivent leur copie de décembre. Ecrivez-nous à 1846 ouest, rue Dorchester, en incluant un mandat ou bon de poste au montant requis par le nombre d'abonnements et spécifiez bien les noms et adresses des abonnés. Les tarifs d'abonnement sont: \$3.00 au Canada et à l'étranger, \$5.00 pour deux ans et \$6.00 pour trois ans!

"Chasse et Pêche": le cadeau qu'il vous faut inclure dans votre liste des Fêtes!

